



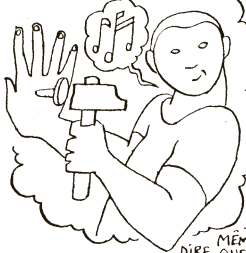
# ALORS ALICE ME DEMANDE UNE BIO.

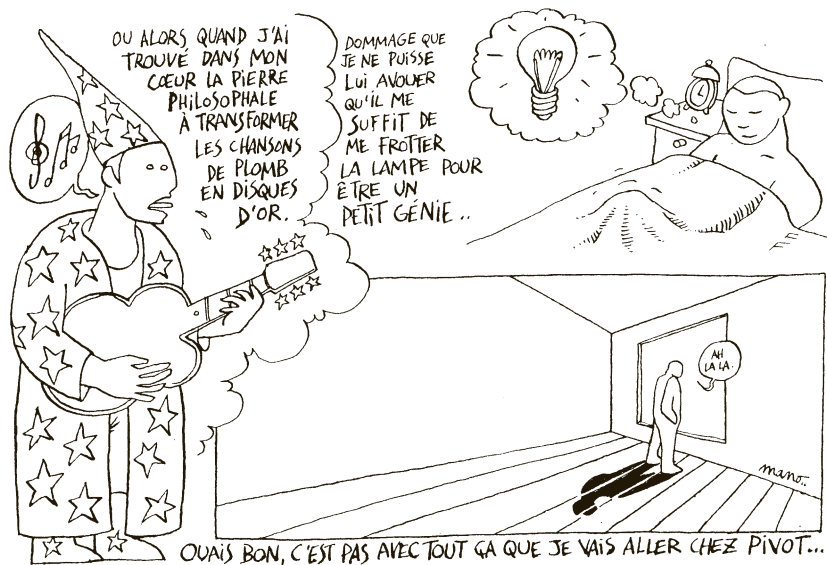


OU ALORS LUI RACONTER QUAND JE FAISAIS DES DECORS DE THÉÂTRE.

## MAIS BON, ÇA FAIT PAS SÉRIEUX

JE VAIS PLUTÔT INSISTER SUR LA PÉRIODE OÙ JE ME SUIS PRIS POUR UN PEINTRE, QUAND J'AI RENCONTRÉ LES PUISSANCE BOULAIRE.





(suite)

*Mano Solo est né en 1963. Artiste prolifique, il peint, dessine, écrit mais c'est grâce à la chanson qu'il rencontre la célébrité. Auteur, compositeur et interprète, il obtient trois disques d'or pour La marmaille nue (1993), Les années sombres (1995) et Je sais pas trop (1997). Sa séropositivité, confirmée en 1986, lui donne le sens de l'urgence et exacerbe sa rage de vivre. Cette exigence partagée sera au cœur de son œuvre. Il est décédé le 10 janvier 2010, à l'âge de 46 ans. Mano Solo n'a cessé de défendre la liberté individuelle et la créativité sous toutes leurs formes. Son courage et sa générosité demeurent un modèle pour une génération de fans.*

Mano Solo

JOSEPH  
SOUS LA PLUIE

*Roman, poèmes, dessins*

Préface de Jackie Berroyer

*Éditions Points*

Ce livre propose une nouvelle édition du roman *Joseph sous la pluie*, publié en 1997 aux éditions La Marmaille nue, et du recueil *Je suis là*, publié à compte d'auteur en 1995. Les parties suivantes regroupent des textes et des dessins inédits, qui ont été sélectionnés, organisés et titrés par nos soins pour cette édition. Faute de datation, les dessins de ... à *grands coups de fusain*... sont classés par techniques et par thèmes. Les fautes d'orthographe ont été corrigées, y compris dans les manuscrits, à l'exception de celles qui nous ont paru significatives.

ISBN 978-2-7578-2759-8

© Points, 2012, pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Sommaire

<i>Préface</i> de Jackie Berroyer .....	I
<i>Joseph sous la pluie</i> roman .....	9
<i>Je suis là</i> poèmes .....	111
... <i>Je me dois d'un poème...</i> textes inédits .....	215
... <i>À grands coups de fusain...</i> dessins .....	237
... <i>Les petits carrés blancs avec des gens dedans...</i> bandes dessinées .....	259
... <i>Loin dans la musique...</i> chansons en images .....	277



## Préface

Il était là, ce jour-là, Joseph Solo, encore petit Mano, c'était un dimanche. Je n'y étais pas, j'aurais pu, je faisais partie de l'équipe. J'étais de la maison : les éditions du Square. Georges Bernier, dit le professeur Choron qui n'a pas donné mais pris son nom à une rue, venait de faire l'acquisition d'une péniche. Il voulait en tant que directeur en faire une librairie ambulante pour vendre *Hara Kiri*, *Charlie hebdo*, *Charlie mensuel* et les albums qui en découlaient. Des membres de l'équipe étaient venus, certains d'entre eux, avec leurs gosses. Mano était là avec son père. Une balade sur la Seine un chaud dimanche d'été. Ça promettait d'être plaisant. On devait passer sur une fine planche pour monter sur le bateau au risque de tomber dans l'eau. Ce dimanche-là, ça a mal fini. Mano le raconte dans ce qu'on pourrait appeler ses « petits poèmes en prose ». Il voit d'abord Willem avec son fils dans les bras. Le gamin était tombé dans la cale. Bien plus terrible, un tout-petit manque à l'appel. Il a échappé à la surveillance. Les pompiers retrouveront le corps. C'était l'enfant de l'attachée de presse et amie de l'équipe. Terrible journée.

Quelque vingt ans plus tard, Mano acquiert lui aussi une péniche. *Joseph sous la pluie* est l'histoire d'une panne de bateau. Et c'est sur cette péniche, coincée contre une berge, que Joseph fait le point, nous compte ses angoisses, ses délires, ses regrets, seul dans son *Titanic* amoureux, avec la conscience de ce qui l'attend. C'est Mano bien sûr qui fait un roman. Un roman sans coquetteries. Pour lui tout particulièrement, « la vie, c'est pas du gâteau ». Les femmes sont au cœur. Joseph les stylise en deux intensités féminines. La fille aux cheveux blancs, partie à temps, qui le hait et la fille aux cheveux noirs qui n'a plus les moyens de le haïr. Culpabilité, rage, colère, et, par moments, d'imprévisibles répit. Il décide d'aller de l'avant : « du passé faisons table mise, mangeons la vie tant qu'elle est chaude ». Mais étonné d'aller si bien, et comme effrayé par ce bien-être, il se remet la tête à l'envers pour remettre Joseph à l'endroit.

Il passe en revue tous les viatiques, et il s'interroge sur l'art. Il y croit. Il sait que c'est ce qui échappe aux instances grisâtres, aux sérieux sans substance. C'est en art que l'homme est demiurge. À cette époque, il croit encore à sa peinture. Plus tard il dira qu'il faut trop de temps pour faire un peintre et que lui n'en a pas assez. Mais l'art ne l'abandonnera jamais. Ce sera la chanson. À l'Olympia, quelle émotion que de le voir là avec ses musiciens et son chien qui se balade sur la scène, sa voix, son trémolo, son style, ce public qu'il a conquis sans les médias, ce public heureux d'entonner, complice, son Shalala. Ses chansons vous bouleversent si crues et pas geignardes pour un sou. Celle



où il s'attriste de ne pas avoir d'enfants, de ne jamais pouvoir faire un bout de chemin avec son rejeton. Pour l'adoption il n'est pas dans les favoris. Je ne peux m'empêcher de me demander ce qu'il aurait pu engendrer, lui, qui fut un gamin très rebelle. Né révolté. Ultra casse-cou. Qu'est-ce qu'il a dans la peau ? Dans la peau il aura bientôt des petits trous. Mais sa sensation d'être hors jeu n'a pas attendu le virus.

Il n'aura d'ailleurs pas de sympathie particulière pour les adeptes de la shooteuse. Envie de botter le cul des junkies qui piquent du zen. C'est sa face lumineuse, que d'y voir une défaite : car finalement s'il a envie de remuer le monde c'est pour en faire ressortir ce qu'il y a de beau.

Et sur son bateau, sa manière si poétique de vivre. Au départ tout est plus fort. Y compris la douleur. C'est là qu'il est chez lui. Pas dans le monde.

« Je marche dans la nuit des autres, dans leurs maisons... »

*Jackie Berroyer*



MANO SOLO



JOSEPH <sup>SOUS</sup> LA PLUIE.

ROMAN



Plong. Gloup. Plong. Gloup. Plong. Dehors il pleuvait depuis un siècle. Plong. Blouc. Plong. Il était là par terre dans le bateau, un filet de bave reliant sa bouche au plancher. Il était tombé ivre mort, au petit matin. Il avait pendant des heures parlé à sa caméra, jusqu'à ce que le groupe électrogène, dans la salle des machines, s'arrête en panne sèche. Il avait dans le noir continué à parler tout seul. Parler, parler comme un homme le fait quand il n'a plus rien à dire aux autres. Parler comme certains parlent à Dieu. Mais Joseph n'y croyait pas malgré son nom biblique. Ça vaut mieux pour Dieu parce que sinon Joseph lui aurait vraiment pris la tête. Il avait dû aussi parler de l'Art, cet espéranto qui pour lui ne sert qu'à parler aux femmes. Pour cette raison il s'intéressait peu à la peinture des autres. Mais aujourd'hui il ne s'intéressait ni à celle des autres, ni à la sienne, ni à la peinture tout court. Il n'avait pas touché un pinceau depuis des mois et s'il n'y avait pas cette grande toile inachevée dans le fond de l'atelier, on le prendrait plutôt pour un mécanicien à la vue de ses mains, son visage et ses habits

luisants, brunis au gas-oil. Et puis il ne voulait plus penser aux femmes, leur parler encore moins. Parler de quoi. De cet océan de boue ramoné de forts courants qui laboure et retourne sa douleur, de la mort comme compagnon de jeu, leur parler de ce corps qui se dégoûte de lui-même et des autres, parler de tous les crimes commis ou ceux subis? et puis auxquelles parler? À celles qui l'ont déchiré, ou à celles qu'il a massacrées? Il ne sait plus. Tout se mélange. Toute une vie à se battre sans même savoir contre quoi. À fuir ce monde, chevauchant son fougueux talent, pour disparaître dans la poussière soulevée. Une fuite éperdue à dix à l'heure sur les rivières de France. Depuis des mois il parcourait la pluie d'une façon déterminée. On aurait pu croire qu'il savait où il allait. Il menait seul cette petite péniche de trente mètres sur cette rivière dont il ne s'était même pas soucié de connaître le nom. Un canal l'avait jeté là et il avait pris à contre-courant. Si c'est plus dur, se disait-il, s'il faut payer c'est que ça vaut le coup. Et puis il préférait se diriger vers la jeunesse du fleuve plutôt qu'à sa mort, le confluent avec un autre plus gros, un autre dilemme. À droite ou à gauche? Les fleuves ont ça de plus que nous, la présence simultanée de leur début et de leur fin. Tout change à chaque instant. Tout est nouveau tout le temps. Éternellement jeunesse et sagesse. L'eau ne fait que passer mais le fleuve reste. Dehors la pluie redoublait, le vent se levait et cognait le bateau contre le quai de pierre. Joseph ouvrit un œil et ne bougea pas. Autour de lui roulaient les bouteilles d'hier dans le tangage. Sur les écouteilles en tôle la pluie faisait un

bruit dramatique et assourdissant, ponctué par celui des récipients sonores un peu partout dans le bateau. Il attrapa une bouteille au vol et s'en servit de béquille pour se redresser un peu. Assis sur son cul il avait fait mine de réfléchir sur la situation mais très vite il avait laissé tomber. De toute façon c'est comme d'habitude, le bruit de la pluie martèle sa gueule de bois, c'est lui c'est Joseph, dans ce monde de merde. Il porte la bouteille à ses lèvres d'un geste volontaire et s'envoie une belle gorgée. Alors le rhum lui brûle la gorge avant de s'attaquer à l'œsophage pour finir sa virée dans un champ de tripes retournées. Joseph n'avait jamais bu que pour se faire du mal. Il détestait les alcooliques, ceux qui prennent du plaisir à se diminuer. Joseph avait beau se haïr lui-même, il avait toujours essayé d'éviter la connerie. Et l'alcool faisait vraiment partie de ce monde de cons. Il préférait boire seul, ne supportant pas son image à travers celle des autres, l'œil torve et la bave aux lèvres. Mais s'il avait pu se voir ce matin-là contre son mur la bouteille à la main, se redresser comme un clodo bon pour Nanterre, il aurait fait moins le fiérot. Il finit par se mettre debout et tituber jusqu'à la cuisine. Il ne resta pas longtemps sous l'eau glacée de l'évier, en mit à chauffer et s'assit la tête transpercée du bruit des bourrasques qui s'acharnaient sur le bateau comme s'il avait tué leur mère. Le fleuve aussi devait lui en vouloir tout agité qu'il était. Alors le bateau se vengeait sur le quai qui subissait, restant de marbre sous les coups de boutoir. Mais chaque coup résonnait dans la tête de Joseph comme un glas à neurones. Sur la table une boulette de marocain,

qu'il roule d'une main tremblante. Son café à la main il descend son pantalon, s'assied sur un seau et chie dedans. Les chiottes sont à l'arrière du bateau, pour y aller il faut sortir et se prendre la pluie dans la gueule. Trop peu pour Joseph. Il est resté là un bon moment se réveillant de son café-pétard. Au fond du bateau comme chaque matin le grand tableau hurlait, les pinceaux se convulsaient et les tubes se retenaient de vomir leur couleur. Sur la toile les personnages semblaient figés dans l'attente d'un achèvement salutaire. C'était une bande d'adolescents tous plus beaux les uns que les autres, tout nus il ne leur manquait plus que des ailes pour les prendre pour des anges. Armés de rayons de vélo aiguisés, ils perforaient allègrement des petits oiseaux, des lézards et des souris blanches. Ils ne riaient pas mais semblaient appliqués à leur torture, en jouissant intérieurement d'une tranquille sagesse. Dehors la pluie tombait toujours. Après qu'il eut chié il lui fallut bien un bon quart d'heure pour se dire bon je vais me torcher. Il se leva, mit un blouson de cuir et fit mine de sortir vider le seau mais devant la pluie dehors il reposa le seau et se rassit pour un deuxième tour de café-pétard. La pluie martelait la tôle avec de temps en temps le sens du rythme. Quel temps de merde se dit-il à voix haute. Depuis des semaines il n'avait parlé à personne. Tu veux de la merde, dit-il, attends bouge pas moi aussi j'en ai. Il saisit le seau et le jeta du perron de la timonerie par-dessus bord en en foutant la moitié sur le bateau. Mais cette pluie aurait torché un mammoth. Armé d'un petit chapeau noir et tout pourri dont l'utilité devait



être purement psychologique il sortit enfin pour la salle des machines. Il retrouvait là finalement son meilleur pote à qui il parlait des fois, ça va fils de pute ? Tu vas pas chômer moi je te le dis. Le vieux Baudouin loin des mesquineries humaines rigolait sous cape en se disant cause toujours Ducon, je marcherai encore dix ans après ta mort. C'est vrai, on peut pas dire que ce moteur était performant mais surtout il était increvable de rusticité. Il finit par démarrer après avoir ronchonné un peu, histoire de faire chier. Le temps de lâcher les amarres et retourner au timon il était déjà trempé. Il quittait ce bled qu'il n'avait même pas voulu voir, sur cette rivière sans nom, dans cette histoire sans gloire. Le courant était violent et mettait à mal Marcel le Baudouin qui s'engorgeait sous les énormes paquets d'eau. Il pleuvait comme un mec qu'aurait bu trop de bière. Le vent poussait le bateau par travers, qui avançait encore moins vite que d'habitude. Devant la pluie faisait comme un rideau. Derrière le rideau le Saint-Graal invisible de la quête d'amnésie de Joseph. Derrière la pluie dans le grand demain noir, c'est un cadavre que Joseph voudrait trouver, le cadavre de Joseph, le cadavre de toute une vie. La mort est derrière la pluie. Derrière la pluie, plus jamais de pluie. Après l'enfer, la vie.

La petite péniche de Joseph disparut dans le rideau, laissant là ce petit bled de bord de Saône. La rivière gonflait et charriait maintenant des tonnes de merde, de troncs d'arbres qui déboulaient violemment dans le tourbillon du courant. Joseph ne voulut pas y prendre garde. Il avait son chemin à faire. Qu'importe l'arrivée.

Seul le chemin compte. Devant, la mort. Derrière, la mort. Le chemin fait partie de la vie. Je cours donc je suis. En regard de ça, le vent, la pluie, le courant, les éléments déchaînés ne sont que des avatars. La douleur elle-même n'est qu'un bruit de fond. Et cette difficulté palpable, physique, ces forces contre lui si concrètes rassurent Joseph. Il est un homme qui lutte, comme le font depuis des millénaires avant lui les hommes. Le danger ne peut détruire que son corps, le ramener au souvenir de Joseph, déplacer la douleur de l'esprit, douleur diffuse et inextricable, ancrée solidement dans chaque neurone, chaque vision, chaque pensée polluée de remords, de culpabilité, de peur et de dégoût. Joseph avait bien moins peur du fleuve en furie que de lui-même. Ce qui pouvait arriver à son corps le préoccupait peu. La mort y était présente, mais pas tant que dans sa tête.

L'eau gonflait toujours. Il parvint péniblement au pied d'une écluse. Le feu était au rouge pourtant Joseph ne voyait aucun descendant. Il fit un coup de corne qui resta sans réponse. Dans la petite maison de l'éclusier rien ne bougeait. Il corna encore plusieurs fois. Excédé Joseph prit parti de garer le bateau pour aller voir. Dix minutes plus tard il était devant la maison, s'abritant de la pluie avec un sac-poubelle. Il frappa la porte d'un coup de pied et elle finit par s'ouvrir sur une caricature de l'éclusier comme Joseph en détestait. Il regarda Joseph de la tête aux pieds avant de se pencher un peu de côté pour voir sur quel bateau pouvait bien naviguer ce clochard.

– Kestu veux ? dit le vieux.

- Quoi, je veux passer pardi!
- Tu vois pas que c'est rouge? La crue devient dangereuse. Si tu veux passer, passe. Mais avec ta poubelle là, tu risques pas d'aller loin. Et tu te démerdes à ouvrir et fermer les portes, je vais pas me mouiller pour un taré dans ton genre.

Joseph haïssait les éclusiers qui le lui rendaient bien. Tous d'anciens mariniens ils voyaient d'un coup d'œil que Joseph n'était pas né là-dedans. De plus le bateau de Joseph était sale, rouillé et pas entretenu du tout. Ce qui pour un marinier est la pire des hontes. Les éclusiers s'appelaient au téléphone l'un l'autre, t'as la poubelle qui monte se disaient-ils, bouche ton nez! Pour Joseph les éclusiers n'étaient rien d'autre que des vaches regardant passer les trains nautiques. L'autre lui claqua la porte au nez et Joseph la bouche pleine d'insultes se mit au travail sur les manivelles. Il remplit le bassin, ouvrit les portes et y fit entrer le bateau. Derrière sa vitre l'éclusier matait la manœuvre avec dédain. Ce petit Parisien de merde ne sait pas ce qui l'attend, vas-y mon gars, on rigolera bien en voyant ton tas de boue se déchirer dans le courant. Joseph l'entendait aussi bien que par transmission de pensée mais n'en avait rien à foutre. Quoi qui l'attende devant, ce ne peut être pire que ce qu'il y a derrière. Il sortit enfin du bassin pour retrouver la furie des eaux qui étaient montées jusqu'au bord des portes de l'écluse. Dans sa guérite l'éclusier le regardait partir, jubilant devant ce petit con courant à sa perte.

Il prit son téléphone pour appeler l'écluse d'après,

t'as la poubelle qui monte, dit-il, mais je suis pas sûr qu'elle y arrive.

La pluie n'arrêtait pas et l'eau montait sans cesse. Joseph se dit à plusieurs reprises qu'il serait plus prudent d'accoster maintenant. Mais une fois encore son esprit se serait bien sauvé en courant, alors que son corps restait là. Il savait qu'il n'irait pas plus loin dans ces conditions mais il gardait les deux mains sur la barre, le moteur à fond. Accepter ce frein à son errance lui paraissait la pire des malédictions. Joseph n'acceptait pas la malédiction, fût-elle mortelle. Joseph était poursuivi de malédictions, alors ce fleuve dressé devant lui, si puissant soit-il, ira se faire foutre. La nuit tombait. La pluie, toujours la pluie. Joseph hurlait à tue-tête des chansons d'insultes au fleuve quand le moteur rendit l'âme dans un râle sordide. Le silence qui suivit l'enveloppa d'une froide terreur. Le bateau fit à peine quelques mètres sur sa lancée, avant de s'immobiliser, faire du sur-place, et reculer. Pour Joseph cramponné à sa barre inutile, ces quelques secondes furent des siècles. Des siècles de malédiction.

Putain de merde.

Le bateau reculait franchement et prenait de la vitesse. Joseph un gouffre dans la poitrine assistait à son impuissance, dans le bruit du vent, de la pluie, de la nuit tombée, des troncs fouettant les flancs du bateau, l'eau claquant l'étrave. Putain de merde. Il vit s'approcher une énorme masse sombre avant que les vitres de la timonerie ne volent en éclats. Des branches vinrent comme dans un cauchemar la traverser de part en part. Le toit vola comme un bouchon de champagne

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Isabelle Monin-Soulié, Jean-Louis Soulié, Fabienne Gallois, Vincent Briffaut, Bonze, Céline Rungeard (Linsay), et tous les shalalistes pour leur aide et leur confiance.



Le recueil *Je suis là* a donné naissance à un collectif du même nom. Des chanteurs, des musiciens, des dessinateurs, des peintres, des bonnes volontés, professionnels ou amateurs, se sont réunis pour mettre en musique et en dessins les poèmes de Mano Solo. Avec l'auteur lui-même en chef de meute, le groupe a avancé, se modulant avec le temps, pour présenter en novembre 2011 le point final de cette aventure: «la compil du Collectif». Tous les bénéfices de la vente de ce CD iront à l'association FAZASOMA que Mano a toujours soutenu avec fidélité.

Pour toute information: [www.collectif-jesuisla.net](http://www.collectif-jesuisla.net)

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2012. N° 107182 (00000)  
*Imprimé en France*